

Gianni

Autor(en): **Coccioli, Carlo**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **20 (1952)**

Heft 10

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570050>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le songe de tes nuits

*O jeune homme pensif avec tes beaux regards
Et ton front pâle sous tes cheveux en couronne
Je devine le rêve auquel tu t'abandonnes
Et quel fantôme triste ont vu tes yeux hagards.*

*Le songe de tes nuits et tes lourds cauchemars,
Je les ai bien connus et sans doute personne
N'a souffert plus que moi dont la plainte résonne
Sans écho dans un monde où je vis à l'écart.*

*Mais tendons-nous les mains, veux-tu, d'un même geste
Et nous communiquant la flamme qui nous reste,
Rallumons dans nos coeurs bien des foyers éteints.*

*Puisqu'un même désir d'être aimé nous relie,
Faisons-nous, dédaigneux des amours abolies,
D'une douleur commune un idéal atteint.*

Abel Leger.

GIANNI

Nous reproduisons ci-après un chapitre du roman «Fabrizio Lupo», dont l'auteur, Carlo Coccioli, a déclaré: «Avec Fabrizio Lupo j'ai affronté enfin un sujet capital. Que si je ne l'eusse pas fait maintenant, cela ne valait pas la peine d'écrire plus longtemps. Malgré tout ce que je peux y perdre, une sorte de devoir moral m'y obligeait. Désormais ai-je pour moi la conscience d'avoir dit mon dernier mot sur la question. Et cette question, c'est l'homosexualité...».

Avec «GIANNI» nous avons choisi un passage plutôt plaisant; nous publierons prochainement un autre chapitre plus caractéristique de ce roman de Coccioli, qui traite des problèmes du «troisième sexe» avec autant de franchise que de compétence. («Fabrizio Lupo» a paru aux éditions «La Table Ronde» 8, Rue Garancière, Paris 6^e).
C. W.

Florence, le 23 Juin

Mon cher Laurent,

Je t'aime, je n'ai plus besoin de littérature, mais écoute. Cette nuit on est venu frapper à ma porte et quand j'ai ouvert j'ai trouvé Gianni devant moi. «Puis-je entrer?» «Entre» ai-je répondu. Il s'est assis sur mon lit. «Je me suis sauvé de chez mes parents, on veut m'envoyer dans une maison de je ne sais quoi, de redressement, me voici, je suis crevé . . .»

«Tu peux dormir ici, si tu veux: il y a un lit.» Deux heures sonnaient au campanile. «Passe-moi les allumettes» m'a dit Gianni. Il était assis sur le lit et tenait sa tête entre ses mains, moi debout auprès de lui. «Tu dois être très fatigué» lui ai-je dit avec douceur. «Essaie de dormir, Gianni, demain matin on verra.» «Demain matin, à l'aube, je partirai: j'ai de l'argent.» «L'aube est proche, mais où donc iras-tu à l'aube?» «A Venise, je veux aller jouer au casino, puis j'essaierai de passer la frontière.» Une pause. Alors, Gianni m'a dit: «Eteins la lumière.» Je l'ai fait, j'ai ouvert les volets, le clair de la nuit a inondé la chambre. L'enfant, avec des gestes souples, s'est complètement dévêtu et s'est allongé sur le lit. «Viens près de moi, Fabrizio» a-t-il murmuré. Je l'ai fait: nous étions très près l'un de l'autre. Le lit est sous la fenêtre et on voit le ciel. J'ai dit à Gianni dans un murmure: «Tu as dix-sept ans, Gianni, mais comme tu as vieilli! comme tu as changé!». Une pause. «Je ne te plais plus?» «Ecoute Gianni: ne t'ai-je jamais dit qu'il y a eu un jour où tu étais tout pour moi? Je veux parler du jour où je t'ai rencontré dans ce bal, et tu dansais avec une grosse femme et puis, sans savoir comment, je me suis retrouvé avec toi, tu as vomi sur le lit, et nous avons passé trois jours dans cette chambre d'hôtel. Et moi pendant ces trois jours, à ton insu, j'ai pleuré.» «Pourquoi, Fabrizio, pleurais-tu?» «Parce que je n'avais vu personne au monde d'aussi beau que toi, Gianni, et il me semblait, à te regarder, avoir vécu deux, trois mille ans en arrière; et t'avoir adoré. Pourtant, vois-tu, je ne t'ai rien dit . . .» Gianni se taisait. «Tu étais très beau, Gianni, et puis il y avait en toi quelque chose de sauvage, de violent; et puis, en toi, je retrouvais *de plus en plus* le courage de m'accepter.» «Et tu ne m'as jamais rien dit . . .» «Non, je ne voulais pas t'en parler, je ne pouvais pas t'en parler, il me suffisait de te regarder. Mais il faut que tu saches, maintenant que pour moi des jours nouveaux ont commencé, que tu as été beaucoup, pour moi, et que . . .» Là, je me suis arrêté. «Continue» m'a dit Gianni dans un souffle. «Non, c'est inutile: je te suis reconnaissant, Gianni, pour tous jours ces de douleur que tu m'as donnés: c'est tout. Je me serais tué, pour toi, et pourtant je me suis toujours gardé de te toucher, fût-ce du doigt.» «Pourquoi?» a demandé, à voix basse, Gianni. «Qui sait comme beaucoup d'autres, tu n'étais qu'une annonce» ai-je répondu.

Ainsi Gianni s'est endormi, au petit jour il s'est levé, il s'est habillé, feignant de dormir je suivais chacun de ses gestes. Sur tout cela, régnait un calme profond. Mais je pensais à toi, Laurent, et il n'y avait que toi — et lui, à ce moment là, c'était toi: peut-être ne pourras-tu pas me comprendre. Je feignais de dormir et je l'ai senti se pencher sur moi, tout doucement, et j'ai senti son souffle, et puis j'ai senti ses lèvres effleurer les miennes. Avec précaution, il a fermé la porte: alors, moi aussi je me suis levé.

Tu vois, Laurent, combien les choses sont devenues faciles. Je ne t'avais jamais parlé de Gianni: je n'en n'avais jamais parlé à personne et peut-être n'en parlerai-je à nul autre que toi dans ma vie: cependant jusqu'à ce matin j'avais supporté, au fond du coeur, le poids de son souvenir. Eh bien maintenant cela aussi je l'ai perdu, dissous dans une tendresse qui ne pose aucune question, et qui, surtout, ne trouble aucun univers. Les choses, Laurent, parce que tu es là, sont devenues faciles.